

Adieu, Itaparica

Comme tous les ans, je suis venu à Itaparica, pour passer mon anniversaire dans mon pays, dans la maison où je suis né. Maison de mon grand-père, coronel Ubaldo Osório, qui fit, durant sa vie, un peu plus qu'aimer et défendre l'île et ses habitants. Depuis, beaucoup fut fait pour les détruire, physiquement ou culturellement et une nouvelle tentative a lieu. Il s'agit de la construction annoncée d'un pont depuis Salvador jusqu'ici. Ceci est qualifié, par ses idéalisateurs, de progrès.

Je connais ce progrès. C'est le progrès qui a réduit à néant le commerce local ; qui a détruit les saveiros* qui faisaient du cabotage dans le Recôncavo ; qui après les saveiros a joint la disparition des marins, des carpinas**, des fabricants de voiles et de toute l'économie afférente ; qui vient transformer les villes brésiliennes, y compris et de manière marquante Salvador, en ensembles modernes de lotissements-gratte-ciel et centres commerciaux acculés par la violence criminelle qui se répand où que nous soyons retranchés, îles desquelles on sort seulement en automobile, au milieu d'avenues arides et désertes.

Je connais également les arguments hypocrites de ceux qui proposent le pont, avides serviteurs de Mamon, oints en entrepreneurs socialement responsables. En vérité, les moins ingénus le savent, ils se basent sur des prémisses inacceptables, tels qu'une vision superficielle, matérialiste et liée sans limites non seulement avec le capital spéculatif, qui en finit déjà avec les mangues dans le Recôncavo, comme celui qui investit ici utilisant les mêmes standards appliqués à Pago-Pago ou en Jamaïque. La culture et la spécificité locales sont violentées et prostituées et le progrès arrive à travers la batardisation de toute la véritable richesse des populations ainsi atteintes.

Les statistiques sont un autre instrument de ces flibustiers du progrès qui en notre milieu abondent, entre les concurrences publiques de dupes, les surfacturations, les embrouilles immobilières et les détournements de fonds. Mais ces statistiques, même quand elles sont fidèles aux données liées, pâtissent de présupposés questionnables. Cela fait revenir à l'esprit ce que quelqu'un a déjà dit sur la statistique, la définissant comme l'art de torturer des chiffres jusqu'à ce qu'ils révèlent n'importe quoi. Et ils révéleront, c'est sûr, car Mamon est fort et était sur la cime de la vague.

Mais ils ne montreront pas que ce progrès est en réalité l'une des faces de notre retard. Retard qui transmutera Itaparica en un point d'autoroute, au milieu de resorts, de terrains de golf et de lotissements pour vacanciers d'été, une pathétique Miami du pauvre. Et qu'au lieu de valoriser notre tourisme, le standardise et le stérélise, tuant en même temps, car économiquement inviable, toute la richesse de notre culture et notre Histoire. Qui n'est pas non-informé sait cela. Pour ne pas commettre ce type d'attentat, c'est ainsi, qu'à Paris, par exemple, il n'est pas autorisé d'ouvrir l'ouverture de supermarchés là où cela peut affecter le commerce traditionnel.

Encore moins, à Venise, les gondoles ne furent substituées par des modernes chaloupes. Dans un pays non soumis à ce viol socio-économique et culturel, les saveiros seraient subventionnés, les anciennes professions, l'artisanat et le petit commerce aussi. Excercant la vocation touristique de toute la région, nous aurions raison de nous montrer avec tant de fierté quand un étranger nous rendrait visite. Mais notre destin semble d'accentuer infiniment la vision qui entrevoit en nous un pays de drinks imitant des jardins, de danses primitives, de tenues légères et de filles faciles.

Adieu, Itaparica de mon cœur, adieu, racines qui resteront seulement dans un mur écroulé, dans le gasouillis affligé d'un sabiá*** survivant, sur le parvis d'une petite église vulnérable préservée par miracle, dans le parler, d'ici peu perdu, des mes contemporains de la contracosta. Je sais où me mettront ceux qui veulent le pont et n'osent dire qu'ils sont seulement attirés par l'argent, d'où qu'il vienne et peu importe comment. Je connais les polysyllabes sonnantes et trébuchantes qui donnent du travail, je connais la syntaxe américo-canaille dans laquelle les exposés sont rédigés et probablement pensés, comme il convient aux bons colonisés, j'ai déjà entendu tous les verbes terminés en « izar » avec lesquels ils donnent autorité à leur discours. Il est bien possible que le pont soit vraiment construit, mais, au moins, je ne trahis pas mon vieux grand-père.

João Ubaldo Ribeiro, depuis l'île d'Itaparica

* Bâteaux en bois du Nordeste qui assuraient l'essentiel des transports de marchandises, sur les fleuves, avant l'industrie automobile. ** *** Petit oiseau, immortalisé dans la merveilleuse chanson de Antônio Carlos Jobim.